de l'érudition à l'histoire des idées, ici la circulation des textes et leur appropriation dans l'Europe ottonienne. Telle est bien la signature de François Dolbeau.

Guillaume Bonnet.

## Latin de la Renaissance à nos jours

Daniel Wendt, *Abjekte Antike. Die Obszönität antiker Literatur im Frankreich der Frühen Neuzeit* (Bibliothek der klassischen Altertumswissenschaften, 163) : Heidelberg, Universitätsverlag, Winter, 2020, 334 pages.

Tous les hellénistes et latinistes se sont complu au petit jeu qui consiste à voir comment les termes grivois qu'on trouve chez les auteurs anciens avaient disparu dans les éditions scolaires. D. Wendt nous rappelle que le phénomène n'est pas récent et on se délectera par exemple à lire la liste qu'il donne p. 200 des mots auxquels Michel de Marolles avait recours en 1655 pour traduire le verbe *futuare/ futuari* qu'il trouvait chez Martial (*baiser, entretenir, coucher avec, servir une femme*, et pour la forme passive *se laisser cajoler, estre baisée, se divertir* voire *faire la coquette*). Il est évident que tout ce qui risquait de choquer la morale ne pouvait manquer d'être condamné. L'auteur rappelle le cas exemplaire du procès intenté à Théophile de Viau pour le sonnet effectivement fort leste par lequel débutait son *Parnasse satyrique de ce temps* tel qu'il parut en 1622 (p. 89-115), qui valut au poète libertin sinon d'être brûlé vif (ce qui n'advint qu'à son effigie), du moins les dernières années de sa vie à se cacher. Cette sévérité moralisatrice, ou cette étroitesse d'esprit ne fut pas seulement le fait de membres du clergé, comme le jésuite François Garasse qui poursuivit Viau de sa vindicte et s'acharna à obtenir sa condamnation à mort pour sodomie, mais également celle d'un esprit libre comme Voltaire, dont D. Wendt rappelle (p. 160) le jugement sans appel qu'il portait, après Plutarque, sur Aristophane dans son *Dictionnaire philosophique* : « Le langage d'Aristophane sent son misérable charlatan, ce sont les pointes les plus basses et les plus dégoûtantes ; il n'est même pas plaisant pour le peuple et il est insupportable aux gens de jugement et d'honneur. » L'auteur dégage bien les termes du problème qui se posait alors lorsqu'on était forcé de reconnaître la présence d'éléments obscènes dans les textes antiques, à partir du moment où on ne se contentait pas d'écarter une liste de « bons » et de « mauvais » auteurs – solution à laquelle même le concile de Trente, lorsqu'il établit son *Index librorum prohibitorum*, ne s'était pas rangé (p. 93-94), puisque, si de tels livres étaient rigoureusement proscrits pour les *pueri*, pouvaient être lus par un public averti à cause de leur *elegantia*. La question de l'obscénité entre en effet dans une problématique beaucoup plus vaste (et dont D. Wendt souligne bien les aspects sociaux) : celle d'une esthétique du *bon goût* et finalement de l'idéal de l'*honnête homme*, qui reste encore à la base de la conception voltairienne (qui l'exprimait ainsi dans l'*Encyclopédie* : « Le goût dépravé dans les Arts est de se plaire à des sujets qui révoltent les esprits bien faits, de préférer le burlesque au noble, le précieux et l'affecté au beau simple et nature ; c'est une maladie de l'esprit » ; voir p. 118-suiv.). Bien sûr le sentiment de la différence qui pouvait exister entre l'Antiquité et le monde moderne entre en ligne de compte dans le jugement porté sur les passages réputés obscènes, et la querelle des Anciens et des Modernes

est un des aspects centraux de la problématique, avec l'introduction d'une vision historique tenant compte de l'évolution de la civilisation et donc de la perception différente de l'*obscenitas* ou du *decorum* qui pouvait avoir cours dans le monde antique et la France des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles. Tous ces points sont abordés avec précision dans ce petit ouvrage, pourvu d'une bibliographie, d'un index des œuvres et d'un index général ; on espère que le fait qu'il soit rédigé en allemand ne le privera pas de l'audience qu'il mérite auprès du public francophone qu'il devrait toucher en priorité.

Dominique BRIQUEL.

## Mélanges et recueils divers

Jean-Philippe GUEZ, Liza MÉRY et Jocelyne PEIGNEY (dir.), *Dépenser/dévorer dans le monde gréco-romain* (Scripta antiqua, 143) : Bordeaux, Ausonius Éditions, 2020, 287 pages.

Avec une édition qui se remarque par son très beau papier glacé et une introduction qui constitue un menu stimulant vivement l'appétit du lecteur, l'ouvrage se donne pour objectif de conclure une réflexion entamée en 2014 sur la dépense-destruction antique en envisageant son étude sous l'angle de la métaphore de la dépense et de la dévoration, dans les perspectives alimentaire, financière, économique, politique, sociale, historique ou littéraire, philosophique, éthique, sémantique, lexicale. Les quinze contributions, de qualité égale, donnent à goûter au rapport ancien (et universel) à la dépense alimentaire et financière à l'aide de l'analyse de l'imbrication des deux champs sémantiques du titre de l'ouvrage, à la fois dans les métaphores langagières et littéraires. Entre condamnation et célébration, toutes les facettes de la dépense sont étudiées : de la prodigalité à l'avarice les plus extrêmes, des appétits les plus débridés aux restrictions ou parcimonies les plus épicuriennes ; la dépense, souvent considérée comme une perte ou une destruction, peut être toutefois valorisée comme le moyen d'un gain individuel ou collectif. L'étude de la dépense-dévoration depuis l'époque hellénistique jusqu'à l'Antiquité tardive est organisée autour de trois grands ensembles. Le premier rassemble des études portant sur les réflexions économiques, plutôt positives, de la dépense telles qu'on peut les déduire de la lecture de Philodème de Gardara (contribution de É. HELMER, qui souligne l'originalité de l'auteur par sa conception positive de la dépense du double point de vue économique et éthique), de Caton l'Ancien (contribution de F. DELARUE, qui commente l'évolution du regard porté par l'auteur sur l'investissement productif), Plutarque et Aelius Aristide (contribution de J.-Ph. GUEZ, qui applique le thème au langage, prompt tantôt au bavardage, tantôt au laconisme, voire au silence). Le deuxième ensemble, plus historique et moralisateur, s'intéresse à la gloutonnerie dans ses manifestations en premier lieu historiques, en énumérant les griefs d'ordre éthique, politique, sexuel, poétique sur le « tyran-glouton », dont l'appétit boulique est à l'image des autres abus, selon un stéréotype décrit et illustré par G.-S. BOUYSSON à partir du régime alimentaire on ne peut plus fastueux de l'empereur Vitellius, servant la construction historiographique d'un portrait accusateur de la politique, comme le démontre P. DUCHÊNE en l'opposant au portrait de Claudien, dont la frugalité sert une métaphore de la légitimité du pouvoir, selon l'analyse de Fl. GARAMBOIS-VASQUEZ ; on